

Lecture en zigzag

par Colette St-Hilaire

Politiques des multitudes - Démocratie, intelligence collective & puissance de la vie à l'heure du capitalisme cognitif

Yann Moulier Boutang (coord.), Éditions Amsterdam, en collaboration avec la revue *Multitudes*

Sept ans de *Multitudes* » annonce en introduction le coordonnateur de cette anthologie, Yann Moulier Boutang. Quelque 90 textes, regroupés sous 26 rubriques, publiés entre 2000 et 2006 dans la revue *Multitudes*. Une brique de 600 pages.

Multitudes est une revue créée en France en 2000, dans le prolongement de l'expérience d'une autre revue, *Futur antérieur*, fondée celle-là par Antonio Negri et Jean-Marie Vincent. Publiée à Paris par les Éditions Amsterdam, *Multitudes* possède des antennes autant à Rome qu'à Johannesburg, São Paulo ou Kyoto. Son comité de rédaction compte quelques dizaines de personnes, dont un noyau issu de *Futur antérieur*. Son conseil international réunit les Toni Negri, Paolo Virno, Giorgio Agamben, Michael Hardt, Isabelle Stengers, Peter Sloterdijk, John Rachman et plusieurs autres. « *Multitudes avec quelques autres revues sœurs dans le monde voudrait constituer un chaînon de l'université nomade du XXI^e siècle numérique, et être d'emblée transnationale, transdisciplinaire et transgenre* » (p. 28)¹.

¹ Les chiffres entre parenthèses réfèrent aux pages de l'anthologie *Politiques des multitudes*.

Sans être la revue d'un parti ou d'un mouvement (surtout pas !), *Multitudes* n'en est pas moins un projet théorique et politique on ne peut plus cohérent, né dans la foulée des travaux d'Antonio Negri et Michael Hardt, et de la parution d'*Empire*. Aujourd'hui, *Multitudes* se présente ainsi :

Son objectif est d'expérimenter de nouvelles conditions d'énonciation et d'agencements de la politique en esquisant des problématiques qui traversent les champs de l'économie politique, de la philosophie, des pratiques artistiques ou des cultures émergentes du numérique libre.

Multitudes ré-interroge quelques auteurs de prédilection dans la philosophie française (Foucault, Deleuze, Guattari, mais aussi Tarde, Simondon), dans la philosophie classique (Machiavel, Spinoza, Nietzsche, Marx), dans l'opéraïsme italien, mais aussi dans les *subaltern studies*, les *minorities studies*, les *gender* et *queer studies*. Elle discute et enrichit les débats ouverts par Negri et Hardt dans *Empire* et *Multitude* ; elle dialogue avec Gorz, Sloterdijk, Rancière, Badiou, Boltanski, Castel...

Elle explore des hypothèses nouvelles sur les transformations du capitalisme (Moulier-Boutang, Vercellone, Marazzi), les subjectivités en mouvement et les formes possibles de la citoyenneté : banlieues, immigration, question noire, revenu garanti, etc. (Lazzarato, Marange, Revel), sur l'hacktivisme (Allard, Blondeau, Papathéodorou), l'écologie de l'immatériel (Stengers, Neyrat, Videcoq) ou la ville et la métropole, comme nouveaux territoires productifs (Baudouin, Cocco, Collin, Querrien).

[...]

Multitudes s'intéresse à l'analyse de toutes les formes de domination, mais elle s'efforce aussi de déchiffrer dans les mouvements sociaux (en particulier le précaire, l'intermittence, l'hacktivisme, le postcolonial) des nouveaux espaces de création, de liberté et de transformation.

Pour elle, la politique est hors les murs des institutions qui lui sont dédiées, et les savoirs ne sont pas enclos dans l'enceinte de l'académie. La puissance de l'invention déborde les élites, les classes, les avant-gardes, les masses, le peuple — tout comme le

pouvoir contemporain se pense et s'effectue bien au-delà de la souveraineté.²

Multitudes cherche à accompagner les mouvements sociaux en se mettant à leur écoute et en leur apportant l'écho de conceptualisations novatrices, de façon à édifier des repères communs et à augmenter la puissance et le désir d'agir dans la mondialisation et dans la formation de l'Europe.

Multitudes, c'est aussi un site web qui propose les textes des anciens numéros de la revue et qui héberge les archives de *Futur antérieur* ; c'est encore un autre site (*Multitudes-Icônes*³), consacré à la création artistique celui-là, un forum de discussion (*Multitudes-Infos*⁴) et deux collections aux Éditions Amsterdam (collection *Idées* et collection *Interventions*), le tout sous le chapeau d'une association transnationale qui s'est donné pour mandat de travailler à « l'élaboration et la diffusion d'une pensée visant à renouveler la culture et le débat politique contemporains ».

Passons à l'anthologie. Certaines rubriques explorent des concepts : biopolitique, capitalisme cognitif, multitudes/peuples/classes, travail immatériel. D'autres sont ancrées dans les pratiques et dans les luttes en cours : l'art contemporain, la musique, le cinéma, l'écologie, l'Europe, l'Empire, la guerre, l'hactivisme, les logiciels libres, les migrations, le revenu garanti, le postcolonialisme. Ce qui frappe, c'est l'ampleur du travail théorique accompli en quelques années de même que la richesse des analyses qui fouillent tous les recoins de l'activité sociale. L'anthologie vise à donner une idée de « ce chantier ouvert dans toutes les directions » (p. 27).

Jetons-y un regard en zigzag, à travers quelques textes qui explorent le concept de multitude.

² <<http://multitudes.samizdat.net/spip.php?article2949>>.

³ <<http://multitudes-icônes.samizdat.net>>.

⁴ <<http://multitudes-infos@samizdat.net>>.

« Pouvoir sur la vie, puissance de la vie »

par Peter Pål Pelbart

L'expropriation économique des réseaux de vie et de sens montre que les formes de vie impliquées ne constituent jamais une masse inerte et passive à la merci du capital, mais un ensemble vivant de stratégies. Dans les cas d'exclusion violente, de survie et de résistance extrême, quand la vie est le seul capital qui reste, elle constitue néanmoins un vecteur d'existencialisation et d'autovalorisation commune. Aux pouvoirs « sur » la vie, répond la puissance « de » la vie, redéfinie à partir d'un hybride tout à la fois : sémiotique et machinique, moléculaire et collectif, affectif et économique. Il faut donc repenser le thème de la résistance en partant de la bio-puissance de la multitude et de sa force d'invention (p. 401).

La puissance de la vie : c'est l'un des postulats à partir desquels on tente de penser une politique des multitudes. Nous sommes quelque part entre la tradition nietzschéenne de la volonté de puissance et l'affirmation spinoziste de la vie. Il n'y a de fondement à la politique que dans le mouvement réel des corps vivants. Pour ne pas s'écrouler, l'Empire doit investir ces corps, leur vendre des biens, oui, mais aussi, et de plus en plus, des *formes de vie*.

De fait, comment l'Empire actuel pourrait-il subsister s'il ne capturerait pas le désir de millions de personnes ? [...] Car, en définitive, n'est-ce pas cela, et rien d'autre, que l'on nous vend à longueur de temps : des manières de voir et de sentir, de penser et de percevoir, d'habiter et de se vêtir ? [...] À travers des flux d'image, d'information, de connaissances et de services auxquels nous avons un accès permanent, nous absorbons des modes de vie et des sens de la vie, nous consommons des tonnes de subjectivité. [...] Aujourd'hui le capital non seulement pénètre les sphères les plus infinitésimales de l'existence, mais encore il les mobilise, les fait travailler, les exploite et les augmente, produisant une plasticité subjective qui échappe de partout, obligeant le contrôle lui-même à se nomadiser (p. 402).

Le capitalisme se nomadise afin de capter les puissances de vie des sujets nomades. Il fonctionne par flux (de capitaux, de marchandises, d'images, de personnes), s'organise en réseaux, se déterritorialise. Mais le mouvement des corps, jamais l'Empire n'arrive à l'assujettir tout à fait. À la discipline moderne ont pu succéder les mécanismes souples de la société de contrôle, rien n'y fait, toujours la vie s'échappe.

C'est ainsi qu'au moment où j'écris ce texte, le 3 janvier 2008, des sans-papiers détenus dans un centre de rétention de Vincennes, en France, font la grève de la faim. De grandes manifestations s'organisent en appui aux insurgés, auxquelles participeront entre autres les militants d'Act-up qui mènent la bataille contre l'expulsion des personnes séropositives. Les corps comme champ de bataille, ceux des sans-papiers, ceux des malades.

Ce qui n'empêche pas de nouveaux effets de pouvoir. Nous vivons à l'heure de l'angoisse du *débranchement* (p. 402). Robert Castel parle des *désaffiliés*, Jeremy Rifkin des *déconnectés*, Jocelyn Létouneau de *cyberillettrés*. L'accès aux réseaux apparaît comme l'un des grands enjeux politiques de l'heure : comment la multitude peut-elle se déployer et se mettre en travers des réseaux dominants ? Peut-elle les infléchir, les déplacer, créer de nouveaux territoires (p. 403) ? Vitalisme, jovialisme, diront ceux qui restent attachés aux formes traditionnelles de la lutte politique et poursuivent l'idéal du parti ouvrier — ou solidaire — capable de réunir sous sa gouverne les forces progressistes de la société.

Wapikoni mobile : quelques cinéastes de métier, dont Manon Barbeau et Guy Gendron, une roulotte qui sillonne les réserves autochtones du Québec, et voilà que 5 ans plus tard, plus de 600 films ont été tournés par de jeunes Innus, Algonquins, Hurons et Mohawks. Armés d'une caméra vidéo, ces jeunes ont emprunté des lignes de fuite et produit de nouvelles subjectivités à partir des territoires de misère où on les avait confinés.

Puissance de la vie. Gabriel Tarde, cet auteur du XIX^e siècle que nous avons oublié d'étudier (parce qu'il n'était pas particulièrement progressiste peut-être) et que le collectif de *Multi-*

tudes, avec le travail d'édition d'Éric Alliez entre autres, est en train de ressusciter, a bien exprimé cette idée : nous produisons toujours quelque chose, qui que nous soyons, quoi que nous soyons. Dans le mouvement de la vie, toujours il y a un plus, une variation.

Tout un chacun invente, dans la densité sociale de la ville, dans la conversation, dans les coutumes, dans les loisirs — de nouveaux désirs et de nouvelles croyances, de nouvelles associations et de nouvelles formes de coopération. [...] Chaque variation, pour minuscule qu'elle soit, en se propageant et en étant imitée devient quantité sociale, et peut ainsi donner lieu à d'autres inventions et à de nouvelles imitations, à de nouvelles associations et à de nouvelles formes de coopération. [...] Dans ce contexte, les forces vives présentes partout dans le réseau social cessent d'être de simples réserves passives à la merci d'un capital insatiable, et sont alors considérées elles-mêmes comme un capital, donnant lieu à une « communalité » d'autovalorisation (p. 404).

Ces variations, ces puissances de création infinies, le capital cherche à les mobiliser et à les contrôler certes. Mais elles ont un potentiel qui le déborde : elles sont « *la richesse biopolitique de la multitude* », elles dessinent « *les possibilités d'une démocratie biopolitique* » (p. 404).

Oh là là ! nous y sommes : le devenir, sinon l'avenir, est dans la *démocratie biopolitique de la multitude*. Revenons sur la biopolitique. Foucault la définissait comme le pouvoir *sur* la vie : le mouvement par lequel le capitalisme a fait entrer la gestion de la vie dans les stratégies de pouvoir. Avec Deleuze, avec les penseurs italiens contemporains, le terme a glissé pour désigner plutôt les puissances *de* la vie (p. 405). Cette politique a des accents nietzschéens, il me semble : après l'effondrement des valeurs, après la mort de Dieu, et celle du Parti, après la gestion de la vie et la société de contrôle, après le nihilisme, il y a la puissance de la vie, la gaieté, la joie. La

biopolitique serait donc le devenir de la politique, la politique de la multitude.

Certains n'ont pas attendu le XXI^e siècle pour renouer avec la multitude. Maniant avec audace des concepts tels que les *machines désirantes*, les *machines de guerre* ou la *schizo-analyse*, pourfendant à la fois l'ordre capitaliste et l'ordre familial, Deleuze et Guattari — Gilles/Felix dirait plutôt Negri — et leur *Anti-Œdipe*, dont la publication restera à jamais associée à l'insolente effervescence politique de Mai 68, furent dès les années 1970 des penseurs du *multiple*. En 1982, Guattari, bien qu'il utilisât toujours le concept de peuple, avait très clairement l'intuition de la multitude : « *Oui je crois qu'il existe un peuple multiple, un peuple de mutants, un peuple de potentialités qui apparaît et disparaît, s'incarne en faits sociaux, en faits littéraires, en faits musicaux. Il est courant qu'on m'accuse d'être exagérément optimiste, bêtement, stupidement optimiste, de ne pas voir la misère des peuples. Je peux la voir, mais... je ne sais pas, peut-être suis-je délirant mais je pense que nous sommes dans une période de productivités, de prolifération, de création, de révolutions absolument fabuleuses du point de vue de l'émergence d'un peuple. C'est ça la révolution moléculaire : ce n'est pas un mot d'ordre, un programme, c'est quelque chose que je sens, que je vis dans des rencontres, dans des institutions, dans des affects aussi à travers quelques réflexions.* » Félix Guattari (1982) in Félix GUATTARI et Suéli ROELNIK, *Micropolitiques*, Paris, les Empêcheurs de penser en rond, 2007, p. 11 (cité dans le numéro 11 de la revue en ligne *Le portique*).

Cette multitude, elle n'est pas facilement saisissable non plus. Elle n'est pas la masse : celle-ci est indifférenciée, homogène, les éléments y sont interchangeables. Elle n'est pas le peuple non plus : ce corps formé d'individus abstraits, représentables, ce corps animé par une volonté unique. Pour Paolo Virno, la multitude est « *plurielle, centrifuge, réfractaire à l'unité politique. Elle ne conclut pas de pactes avec le souverain et elle ne lui délègue aucun droit [...]. Elle penche vers des formes de démocratie non représentative* » (p. 405).

Mais qu'est-ce que la démocratie non représentative ???

J'ai beau vouloir, la démocratie représentative me pose problème. Je ne la discerne pas très bien. Ce n'est pas la social-

démocratie, évidemment, puisque la multitude n'est pas totalisable, n'est pas représentable. La social-démocratie carbure à la totalité et à l'unité, toujours. Elle craint la variation. Elle a besoin d'universalité et de stabilité. Elle laisse peu de place au déploiement des puissances de la vie. Je n'ai aucun problème avec l'idée de me passer de la social-démocratie. Lénine est passé par là. Je n'ai jamais compris comment des personnes qui ont consacré leur jeunesse à militer avec les maoïstes ont pu se recycler dans la social-démocratie.

La démocratie non représentative n'est pas l'anarchisme classique non plus. La multitude n'a pas peur de l'organisation, du pouvoir et des institutions. Elle les sape, les détourne, les module, les déploie, les crée ; elle ne cherche pas à s'en passer. Bien.

Virno soutient que la multitude dérive de l'Un. Pelbart s'interroge sur la nature de ce Un : la réalité pré-individuelle de Simondon ? La virtualité de Tarde ? Le général intellect de Marx ? « *Nous appellerons donc bouillon biopolitique, ce magma matériel et immatériel, corps-sans-organes qui précède chaque individuation – la puissance ontologique commune* » (p. 406). Si, dans la masse, toute différence est abolie, si, dans le peuple, l'individu est unifiable et totalisable dans sa définition abstraite, dans le bouillon de la multitude, la singularité subsiste.

La singularité ? Aussi simple à définir que la démocratie non représentative. Michael Hardt a écrit quelque part que c'était une occurrence. Quelque chose qui ne ressemble à rien, qui ne répète rien. C'est une différence en soi. Dire que la multitude est constituée de singularités, c'est dire que l'organisation politique de la multitude devra permettre ces variations. Elle sera par définition précaire, changeante, mouvante. Nous pouvons le concevoir facilement au niveau des luttes politiques. Les mobilisations du mouvement altermondialiste, les éditions répétées du Forum social mondial

en sont des exemples. Mais une fois sortis de la démocratie représentative, comment s'organisera la vie en société ?

Toutes ces questions, le texte de Peter Pål Pelbart les pose. Poursuivons, il ne reste que 89 textes à cette anthologie...

« Pour une définition ontologique de la multitude »

par Antonio Negri

« *Multitude est le nom d'une immanence. La multitude est un ensemble de singularités.* » Les revoilà, les singularités. Selon Negri, il faut libérer le concept de peuple de sa dimension transcendante. Avec les penseurs de la modernité, on est arrivé au concept de peuple en expurgeant la multitude de ses singularités, en unifiant abstraitement la multiplicité immanente, dans l'individu et dans le concept transcendantal de peuple. Il nous faut donc retrouver le magma de la multitude sous l'individu abstrait qui se fait représenter, en extraire les singularités, redécouvrir des sujets non représentables, qui parlent pour eux-mêmes.

Il nous faut donc concevoir une politique dont le sujet ne serait plus l'individu et ses droits. Ça n'est pas évident. Poursuivons.

Negri affirme : « *Multitude est un concept de classe.* » La marxiste en moi s'y retrouve un peu plus. La multitude est une classe parce qu'elle est productive et exploitée. Mais elle n'est pas la classe ouvrière ; ou du moins elle ne s'y réduit pas. Ce sont les singularités coopérantes, organisées en réseaux, qui sont exploitées. Il n'est plus question ici de l'ouvrier individuel, dont on mesurait l'exploitation en calculant la valeur que son travail ajoutait au produit. L'exploitation de la multitude serait incommensurable ?

« *Multitude est le concept d'une puissance* », poursuit Negri. Il fait la généalogie de cette puissance : les luttes ouvrières ayant dissout la discipline moderne, le capitalisme se réorganise, la production devient de plus en plus immatérielle et le travail ouvrier tend vers le général intellect. Ce passage du capitalisme fordiste au capitalisme postfordiste ou postmodernisé s'accompagne de liberté et de joie, de crises et de peines aussi.

Negri évoque ici une véritable mutation du mode de production. *Multitude* est à la fois la force immanente de cette mutation et son résultat. Il faut donc s'attarder, encore, à cette multitude, qui n'est pas le peuple, qui n'est pas la masse...

Dans son sens le plus général, la multitude se défie de la représentation, car elle est une multiplicité incommensurable. Le peuple est toujours représenté comme une unité, alors que la multitude n'est pas représentable, car elle est monstrueuse vis-à-vis des rationalismes téléologiques et transcendants de la modernité. [...] Le peuple constituait un corps social ; la multitude non, car la multitude est la chair de la vie. Si nous opposons d'un côté la multitude au peuple, nous devons également l'opposer aux masses et à la plèbe. Masses et plèbe ont souvent été des mots employés pour nommer une force sociale irrationnelle et passive, dangereuse et violente, pour cette raison précise qu'elle était facilement manipulable. La multitude, elle, est un acteur social actif, une multiplicité qui agit. La multitude n'est pas, comme le peuple, une unité, mais par opposition aux masses et à la plèbe, nous pouvons la voir comme quelque chose d'organisé. C'est en effet un acteur actif d'auto-organisation (p. 408).

La multitude serait donc organisée, sans être représentable ; elle serait dans l'action, sans être composée d'individus actifs. Qu'est-ce donc que cette multitude qui semble toujours nous filer entre les doigts ? De la puissance, des forces qui émergent, s'organisent, se défont, modifient les relations de pouvoir, créent de nouvelles formes de vie ? Une chose est certaine, pour Negri, la multitude n'est pas récupérable par le

pouvoir parce qu'on ne peut l'enfermer dans les formes de souveraineté nécessaires à l'accumulation capitaliste : le patron, l'État, la démocratie. Sa tâche n'est donc pas de s'emparer de l'État pour le transformer. Negri qualifie *d'extrême centre* cette position de la gauche qui se donne comme projet d'assumer la gouvernance du capitalisme⁵. La tâche est au contraire de chercher les points de rupture, de provoquer des discontinuités. La tâche de la multitude, ce n'est pas d'être un bon gouvernement. Ce serait plutôt d'être le monstre qui pousse dans le ventre de l'Empire afin de créer de nouvelles formes de vie.

Poursuivons notre lecture.

« La politique des multitudes »

par Yoshihito Ichida, Maurizio Lazzarato,
François Matheron & Yann Moulier Boutang

La politique est une question de mots : il faut inventer de nouveaux mots pour capter les nouvelles formes de vie. Même si les mots sont dangereux et souvent vides. *Multitude* est l'un de ces mots : il « fait vaciller les vieilles catégories » (p. 421). *Empire* en est un autre : il désigne les formes nouvelles de ce qui fut autrefois la souveraineté.

La politique est généralement entendue comme prise de parole, action volontaire. Les militants s'engagent, s'expriment, s'activent pour le changement. L'injonction à parler, à participer, est forte. Votons Québec Solidaire ! NPD ! Ségolène ! Obama ! S'abstenir, faire défection, c'est la politique du lâche, du petit-bourgeois qui ne veut pas trop se fatiguer. Pour éviter la critique, ou parce qu'on n'a rien de mieux à proposer,

⁵ Dans le séminaire qu'il a donné le 4 décembre 2007 dans le cadre de l'Université nomade du Collège international de philosophie.

on vote à gauche. La gauche reste ainsi enfermée dans les institutions de la modernité capitaliste, se porte au secours de l'État, tente de le réformer.

Ces équations entre prise de parole et politique, entre défection et abandon de la lutte, la multitude les questionne. La parole peut assujettir, l'exode peut libérer. Il nous reste à inventer une politique de la fuite. C'est peut-être là l'idée la plus audacieuse, la plus dérangeante de cette anthologie. Il y a du Yann Moulier Boutang ici. Dans son livre, *De l'esclavage au salariat* (PUF, 1998), il analyse de manière on ne peut plus détaillée, à partir de faits historiques, comment le capitalisme est en fait une tentative de contrôler les esclaves en fuite. Nous pouvons dire que l'Empire tente, lui, de rattraper les ouvriers. Autrement dit, avant la subordination et le contrôle, il y a la liberté des résistants. Vue sous cet angle, la fuite n'apparaît plus comme une lâcheté. Elle est résistance et source de nouvelles formes de vie. La politique des multitudes, il faudrait donc la chercher dans les mouvements spontanés des sans-papiers, dans les réseaux des minorités sexuelles, chez les pirates du cyberspace ou les jeunes de la rue.

Cet éloge de la fuite séduit et fait peur. L'exode signale-t-il la fin du sujet politique révolutionnaire ? La multitude est un acteur. Est-elle un sujet politique ? Il faut revenir à son ontologie. Une ontologie nietzschéenne, une ontologie de la différence, de la puissance, de la multiplicité qui implique chercher le fondement de la politique non pas dans le sujet de droit, non pas dans le sujet productif, mais avant : dans les processus de subjectivation, processus qui mettent en œuvre des désirs, des forces affectives, des corps-cerveaux associés dans la coopération. L'empire produit en quelque sorte, de manière immanente, des forces créatrices qu'il s'efforce ensuite de réguler (p. 425). Ces forces ne sont pas dans un rapport dialectique avec l'Empire, elles n'entrent pas dans une guerre de tranchée avec lui : elles y naissent, y évoluent, y créent des ruptures, le désertent. Elles ne sont pas contre les

institutions : elles « les traversent, les fondent, les investissent, en usent, les boudent, les abandonnent » (p. 426). La multitude n'a que faire du sujet de droit, du sujet productif ou du non-sujet (l'exclu). Ces forces créatrices de la multitude donnent congé à nos vieilles catégories.

Je vous laisse poursuivre la lecture. Il y a du boulot, c'est sûr. Mais on n'est pas tous paresseux. Il suffit de jeter un regard sur ce qui se fait à l'Université nomade du Collège international de philosophie à Paris pour s'en convaincre.

« Qu'est-ce que penser à gauche aujourd'hui ? »

Séminaire 2007-2008 de l'Université nomade
du Collège international de philosophie

Dans la tradition du Collège international de philosophie, ce séminaire, qui se définit comme « *un espace ouvert, ouvert à la discussion et à la confrontation* », est gratuit, ouvert à tous, et il ne procure aucun crédit ! Mais des échanges intéressants, ça oui. Les séances s'organisent autour de brèves présentations (une à trois) suivies d'une discussion avec le public. Les séances sont animées et coordonnées par Antonio Negri, Anne Querrien, Alain Bertho, Bernard Paulré, Carlo Vercellone, Judith Revel, Michèle Collin, Patrick Dieuaide, Pantaleo Elicio, Pascal Nicolas-Le Strat, Serge Cosseron et Thierry Baudouin. Le thème en 2007-2008 est : « Qu'est-ce que penser à gauche, aujourd'hui ? » Les organisateurs le présentent ainsi :

Dans le cadre des rencontres qui composent le séminaire, un certain nombre d'intellectuels (philosophes, économistes, sociologues, hommes politiques) seront amenés à réfléchir – en particulier à partir de l'actualité qui est la nôtre – à la question « Qu'est-ce que penser à gauche, aujourd'hui ? ».

Les organisateurs du séminaire croient en effet que les définitions classiques de « droite » et de « gauche » sont désormais devenues au moins en partie obsolètes, et qu'il n'est plus possible d'utiliser, à partir de la tradition des droits de l'homme, l'identification de la droite avec le privilège de la liberté et celle de la gauche avec le privilège de l'égalité [...]

« Penser à gauche », n'est-ce pas plutôt penser et pratiquer la transformation directe des formes de vie, et chercher à arracher ces dernières à l'hégémonie du mode de production capitaliste et de la gouvernance libérale ?⁶

On peut se faire une idée de la richesse des débats en visitant le site Internet du séminaire⁷. On y trouve de nombreux exposés et discussions en format mp3, et d'autres exposés en pdf. À titre d'exemple, le séminaire propose en janvier 2008 un exposé de Robert Castel, *Nouveaux droits, nouvelles formes de travail, nouvelles identités*, et un de Luc Boltanski, *La domination revisitée*, tous deux commentés par Negri.

Le site propose aussi les textes des séminaires des années précédentes, dont les thèmes étaient par exemple : « Multitude et métropole » et « Transformation du travail et crise du capitalisme ». On peut également commander les enregistrements DVD de certains séminaires (« Devenir-banlieue »).

Enfin, une page intitulée « Analyse – concepts – idées » présente les contributions au séminaire des divers auteurs, en se voulant « un point de rencontre et d'échange d'idées » sur des thèmes extrêmement diversifiés.

⁶ <<http://seminaire.samizdat.net/Qu-est-ce-que-penser-a-gauche.html>>.

⁷ <<http://seminaire.samizdat.net/>>.